

REVUE DES ÉTUDES LATINES
Sommaire du Tome 92 – 92^e année (2014)

Programme de la Société des Études Latines	VII
Liste des membres de la Société	IX
Instructions aux auteurs	XXV
Assemblée générale de la Société des Études latines :	
Rapport financier	XXVII
Rapport moral	XXXV
Comptes rendus des séances :	
Groupe romand des études grecques et latines	XXXVIII
Groupe strasbourgeois des études latines	XXXIX
In memoriam :	
László HAVAS	XLV
Jean-Pierre CALLU	XLIX
Notes et discussions :	
I. Peter NAHON : Idées neuves sur un vieux texte : Juvénal, <i>Saturae</i> , 6, 542-547 ...	1
II. Adrien LECERF : Une énigme arithmologique de Martianus Capella (VII, 729) ...	6
Notes de linguistique italique. Nouvelle série :	
14 Paolo POCETTI : Autour d'une nouvelle inscription latine d' <i>Alba Fucens</i> : son interprétation et sa contribution aux variations du latin de l'époque républicaine .	10
Études et mémoires :	
I. Nicole BOELS-JANSSEN : Bona Dea dévoilée	35
II. Christina FILOCHE : La parole du parasite plautinien ou l'espace ludique d'un personnage de bouffon	55
III. Gilles SAURON : <i>L'Imago Catonis</i> , aux origines du portrait romain républicain ?	69
IV. Yves LEHMANN : Historiographie et autobiographie dans la <i>Correspondance</i> de Cicéron des années 58-56	85
V. Albert FOULON : Quand les poètes écrivent l'histoire : Auguste vu par Virgile, Ovide et Horace	99
VI. Paola GAGLIARDI : <i>L'ecl. 10</i> di Virgilio e la poesia bucolica post-teocritea ...	123
VII. Jeanne DION : L'écriture de Virgile dans les <i>Géorgiques</i> III et IV	137
VIII. Hélène VIAL : Présence d'Ovide dans l' <i>Œdipe</i> de Sénèque : formes et significations	163
IX. Jordi PIA-COMELLA : Parrhésie et obscurité poétique dans les <i>Satires</i> de Perse : l'arrière-plan stoïcien	197
X. Pierre MORIZOT (avec la collaboration de François PLOTON-NICOLLET) : El Agueneb : le commandant de l'expédition organisée par M. Aemilius Macer célèbre le renfort que lui a apporté la II ^e cohorte des Africains. ...	221
XI. Marianne BÉRAUD : Iulia Paulina et les siens. Un cas de seconde union après mariage endogamique chez les <i>Conсорanni</i> au II ^e siècle ap. J.-C. ...	245
XII. Claude RAMBAUX : Les racines méconnues du christianisme. ...	261
XIII. Étienne WOLFF : Deux lecteurs de Martial à l'époque moderne : Érasme et John Owen	277
Bulletin critique :	
Linguistique et philologie	291
Histoire des textes	297
Éditions de textes. Collections	299
Éditions diverses	311
Histoire littéraire	335
Philosophie	360
Histoire des sciences	381
Sciences historiques	385
Histoire des religions	408
Archéologie. Histoire de l'Art	416
Épigraphie. Paléographie. Numismatique	419
Latin tardif. Latin médiéval	422
Latin de la Renaissance à nos jours	424
Table des matières du tome 92	430
Index du Bulletin critique	436

IMPRIMÉ EN FRANCE - JOUVE - 1 RUE DU DOCTEUR SAUVÉ - 53100 MAYENNE
N° 2111407Y - DÉPÔT LÉGAL : NOVEMBRE 2015

ISSN : 0373-5737

ISBN : 979-10-95331-00-1

92^e ANNÉE

REVUE
DES
ÉTUDES
LATINES



TOME 92
(2014)

PARIS

2015

REVUE
DES
ÉTUDES LATINES

PUBLIÉE PAR LA

SOCIÉTÉ DES ÉTUDES LATINES

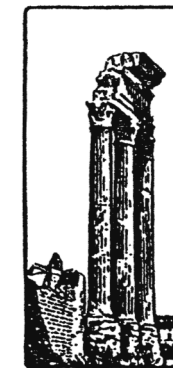
SOUS LA DIRECTION DE

JACQUELINE CHAMPEAUX

PROFESSEUR À LA SORBONNE

92^e ANNÉE – 2014

TOME 92



SOCIÉTÉ DES ÉTUDES LATINES

Institut de Latin — Université de Paris IV-Sorbonne

1, RUE VICTOR COUSIN
F-75230 –PARIS Cedex 05

Diffusion : Les Belles Lettres, 95, boulevard Raspail, 75006 PARIS

2015

NOTES ET DISCUSSIONS

I

IDÉES NEUVES SUR UN VIEUX TEXTE : JUVÉNAL, *SATURAE*, 6, 542-547

par Peter NAHON

École nationale des chartes

*Cum dedit ille locum, cophino faenoque
[relicto
arcanam Iudaea tremens mendicat in aurem,
interpres legum Solymarum et magna sacerdos
arboris ac summi fida internuntia caeli.
Implet et illa manum, sed parcius; aere minuto
qualiacumque uoles Iudaei somnia uendunt.*

Juvénal, *Saturae*, 6, 542 – 547

Une fois la place libérée, une trémulante Juive, interprète des lois hiérosolymites et grande prêtresse de l'arbre, confiante entremetteuse du ciel souverain, posant moïse et foin, vient furtivement gueuser à ton oreille. Elle aussi comblera sa paume, mais plus chichement : ces Juifs, pour quelque menu picailon, vous vendent tous les songes que vous pourrez désirer.

Tel ¹ est le sort littéraire que Juvénal, dans sa sixième Satire où il flétrit les vices des femmes jusqu'à leur propension à succomber aux multiples superstitions de l'Orient, fait au peuple d'Israël. Derrière ces six vers d'un satiriste qui fait siens, le temps de les railler, les types d'un culte moqué comme et parmi d'autres, l'on pourrait ne lire qu'un quelconque reflet d'une forme précoce d'antijudaïsme païen ². Nous proposons au contraire d'y voir un indice précieux pour la connaissance du judaïsme vulgaire tel qu'il s'est épanoui en Occident avant le triomphe médiéval du rabbinisme ³. Ce texte, parmi les quelques allusions que Juvénal fait aux Juifs de Rome dans ses *Satires*, est un des rares à évoquer directement la pratique religieuse des

1. Le texte est cité d'après JUVÉNAL, *Satires*, texte et trad. par P. de Labriolle et Fr. Villeneuve, Paris, Les Belles Lettres, 1931, p. 80-81. La traduction *supra* est de l'auteur de ces lignes.

2. C'est ainsi que les ont considérés ceux qui s'y sont penché ; voir par exemple A. NICE, « The *Persona* of Umbricius and Divination in Juvenal, Satires Three and Six », dans C. DEROUX, éd., *Studies in Latin Literature and Roman History*, XI, Bruxelles, Latomus, 2003, p. 413, ou B. H. ISAAC, *The Invention of Racism in Classical Antiquity*, Princeton, Princeton University Press, 2004, p. 465.

3. On sait désormais que l'antique religion méditerranéenne s'est considérablement redéfinie à la fin du Haut Moyen Âge suite à l'afflux des maîtres babyloniens porteurs de la *tradition* rabbinique hébréoraméenne ; et le visage de l'ancien culte, plus hellénistique que sémitique, n'a survécu que très marginalement. Voir V. COLORNI, « L'uso del greco nella liturgia del giudaismo ellenistico e la novella 146 di Giustiano », *Annali di storia del diritto* 8, 1964, p. 19-80, et S. SIMONSOHN, « The Hebrew Revival among Early Medieval European Jews », dans S. LIEBERMAN, éd., *Salo Wittmayer Baron Jubilee Volume*, II, Jérusalem, American Academy for Jewish Research, 1974, p. 587-789.

Israélites de la période post-exilique. Ces textes ⁴, présentant pour la plupart le signe que l'auteur, Grec ou Romain, n'a fréquenté ses contemporains juifs que de loin, intéressent souvent plus l'étude des mentalités antiques à l'égard des Juifs que celle de la vieille religion elle-même. À première vue, nos vers paraissent semblables : sous cet aspect, ils sont emblématiques des descriptions superficielles que les classiques font de la foi israélite. Se conformant au ton acerbe d'une satire qui n'épargne rien, notre extrait exerce tous les artifices du mépris à son égard, à commencer par une collection de truismes qui rappellent le fond argumentatif des proto-polémistes antijuifs ⁵. La rapacité par exemple, trait *naturel* de la Juive mendicante, est ici accentuée d'une pouillerie, d'une mesquinerie ⁶, que ne partagent pas les mages égyptiens (6, 532-541) et les astrologues d'Arménie ou de Chaldée (6, 548-568) raillés par Juvénal ; elle au contraire se satisfait de peu, *aere minuto* : même dans la charlatanerie Israël échoue, sans gloire ni audace.

Mais qui se penche de plus près sur ces propos, qui franchit le seuil de leur façade incisive y trouvera des informations du plus grand intérêt quant à la nature du judaïsme ancien. Avant même d'entrer dans la scène, la langue fait sens : imitant sans doute le parler des Juifs, elle révèle à quel point Juvénal devait être familier de la communauté religieuse : l'hellénisme rare *cophinus* < κόφινος, déjà employé par Juvénal en *Sat.*, 3, 13, où il est aussi question de Juifs, semble bien évocateur du parler juif, authentique ou parodié, de l'époque ; la langue grecque étant associée, on le sait, aux manières efféminées auxquelles répugne la *Virtus* romaine, mais surtout à l'Orient hellénophone, berceau du judaïsme d'Occident ⁷. Ce n'est pas pour rien que l'on retrouve ce mot, en grec dans Matthieu 16, 9, et en latin dans la Vulgate ; Sidoine Apollinaire, au v^e siècle encore, écrit qu'il « est dans l'ordre des choses que l'Israélite s'avance avec son *cophinus* » ⁸ ! Sa présence est dans notre Satire plus significative que l'autre (judéo-)hellénisme juvénalien *proseucha* < προσευχή "synagogue"

4. Qui ont été publiés dans leur ensemble par Th. REINACH, *Textes d'auteurs grecs et romains relatifs au judaïsme*, Paris, Ernest Leroux, 1895, puis commentés par J. JUSTER, *Les Juifs dans l'Empire romain : leur condition juridique, économique et sociale*, Paris, Paul Geuthner, 1914 ; lesquels travaux ont été réactualisés par M. STERN, *Greek and Latin Authors on Jews and Judaism*, 2 vol., Jérusalem, Israel Academy of Sciences and Humanities, 1974-1980.

5. On peut prendre la mesure de l'ancienneté et de la diffusion de la plupart de ces poncifs chez Flavius Josèphe, qui en cite les principales sources répandues à l'époque (*C. Ap., passim*). Certains des plus communs cependant, tels celui de la tête d'âne du sanctuaire de Jérusalem, sont délaissés par Juvénal, quand même Tacite semble y croire (*Effigiem animalis, quo monstrante errorem sitimque depulerant, Hist.*, V, 5, 4). Une explication de l'origine de cette légende se trouve dans F. de MÉLY, « Le Christ à tête d'âne du Palatin », dans *CRAI* 52(2), 1908, p. 82-92.

6. Chez Perse, où l'on retrouve le même esprit de satire, c'est encore la mesquinerie qui caractérise le frugal sabbatisant (*Sat.*, 5, 179-184).

7. Sur la langue grecque en tant que marqueur d'identité juive dans l'Antiquité, outre le classique D. S. BLONDHEIM, *Les Parlers judéo-romans et la Vetus Latina*, Paris, Édouard Champion, 1925, *passim*, voir S. KRAUSS, « Zur griechischen und lateinischen Lexikographie aus jüdischen Quellen », *ByzZ* 2, 1893, p. 494-548 ; une bibliographie plus actuelle se trouve dans P. WEXLER, « Recovering the dialects and sociology of Judeo-Greek in the Non-Hellenic lands », dans J. A. FISHMAN (éd.), *Readings in the Sociology of Jewish Languages*, Leyde, Brill, 1985, p. 227-240. Le grec, langue liturgique des Juifs au temps de Juvénal, joua un rôle de réservoir d'emprunts à connotation identitaire juive, dans lequel il fut remplacé plus tard par l'hébreu.

8. Sidon. *Ap., Ep.*, 7, 6 : *Ordinis res est, ut dum in hac allegorica uersatur Aegyptio, Pharaos incedat cum diademate, Israelita cum cophino.*

(*Sat.*, 3, 296 : *Ede ubi consistas ? in qua te quaero proseucha ?*), ce dernier désignant, contrairement à *cophinus*, une réalité explicitement judaïque pour laquelle l'usage d'un xénisme est plus attendu⁹.

Pour ce qui est des croyances elles-mêmes, l'interprétation comme sacrodoce arboricole que fait Juvénal de la vénération hébraïque pour un dieu immatériel est par trop satirique pour croire qu'il laisse ici parler son ignorance¹⁰ ou que le prisme du paganisme le rend inapte à concevoir un culte dépourvu de représentations tangibles du divin¹¹. Tout au mieux reprend-il, pour la satire, une analogie entre judaïsme et culte des arbres qui devait avoir force de rumeur à Rome, mais dont il savait sans doute qu'elle était fantaisiste. On peut supposer qu'une semblable association d'idées, qui affleure ici et là¹², ait pu conduire des Romains, familiers des dendrophores métraoques¹³ et témoins de pratiques juives extérieurement similaires¹⁴, à prendre les Juifs pour des *cultores arboris*. L'absence de tout autre élément de culte tangible, l'image de l'arbre comme intermédiaire de la terre et du ciel (c'est-à-dire du Dieu unique, invisible et suprême des juifs) auraient facilité ces conceptions, et le souvenir des opulentes palmeraies de Judée¹⁵ y aurait contribué.

Il apparaît toutefois que Juvénal est trop perspicace et renseigné pour avoir été lui-même à la source de cette idée, et, plus encore, pour y croire.

9. Signalons tout de même que *proseucha* (*Sat.*, 3, 296) est un hapax en latin, outre une inscription (*Inscr. ap. Grut.* 651, 11 ; *Orelli* 2525), tandis que le composé grec *προσευχή* se trouve presque seulement dans les sources d'émanation juive : après la LXX où il traduit, dans la plupart de ses 114 occurrences, l'hébreu *תפלה* (*ṯpīllah*), "prière", on le lit chez Philon d'Alexandrie (*Legat.*, XX, 133 par exemple, qui décrit le mobilier intérieur de ces *proseuches*), dans de nombreuses inscriptions épigraphiques, 37 fois dans le Nouveau Testament, et chez Cléomède (II, 1, c. 91) et Artémidore de Daldis (IV, 53) où il a quelque chose de méprisant. Tout porte à croire que ce mot était celui employé par les Juifs pour désigner leur lieu de prière, quand les Gentils utilisaient *συναγωγή* ou quelque autre mot plus neutre désignant une assemblée (cf. J. JUSTER, *op. cit.* [n. 3], I, p. 456-458, n. 3) ; en arabe dialectal d'Afrique du Nord, par vestige peut-être de cette diglossie et par calque du vieux substrat roman, les juifs nomment la synagogue *ṣalā* < ar. cl. صلاة (*salāt*), "prière", et les musulmans *knīs* < ar. cl. كنيس (*kanīs*), "assemblée".

10. Comme ont voulu le croire certains, dont notamment D. S. WIESEN, « The "Great Priestess of the Tree" : Juvenal VI, 544-545 », *CJ* 76, 1980, p. 14-20.

11. L'incorporalité et l'aniconisme du judaïsme étaient bien compris, voire partagés par les Romains : on sait grâce à Augustin que Varron concevait une profonde admiration de cette conception théologique : *Quapropter cum [Iudaeos] solos dicit animaduertisse quid esset Deus, qui eum crederent animam mundum gubernantem, castiusque existimat sine simulacris observari religionem, quis non uideat quantum propinquaverit ueritati?* (*Ciu.*, IV, 31). Même Tacite, qui, on l'a vu (not. 5, *supra*), réemploie certaines affabulations d'Apion, dont celles sur l'idolâtrie de la tête d'âne, en fait état : *Iudaei mente sola unumque numen intellegunt: profanos qui deum imagines mortalibus materiis in species hominum effingant; summum illud et aeternum neque imitabile neque interitum* (*Hist.*, V, 5, 5).

12. Est-ce à cela que fait allusion Horace, qui, assez discret sur les Juifs, en évoque un qui se détournerait des *forts palmiers d'Hérode* (il faut comprendre *des juifs*, comme *Herodis dies*, le jour des juifs, d'où le sabbat, chez Perse, 5, 180) : *Cum alter fratrum cessare et ludere et ungui praeferat Herodis palmetis pinguibus* (*Ep.*, II, 2, 185) ? C'est un arbre, et encore un palmier, qui apparaît de manière récurrente sur les monnaies romaines commémorant la *Iudaea capta* et frappées après la prise de Jérusalem en 70.

13. Sur l'évolution du culte de Cybèle et d'Attis à l'époque concernée, voir quelques éléments relevés par M. VAN DOREN, « L'évolution des mystères phrygiens à Rome », *AC* 22, 1953, p. 79-88.

14. Le judaïsme lui-même comporte une fête, la Pâque des cabanes (*Sukot*), où il est prescrit (*Lev.*, 23, 40) de brandir des rameaux végétaux dont des palmes en un bouquet appelé *lulab* ; l'ancienneté de ce rite est attestée par des monnaies également, frappées en 132-135 sous Bar-Kochba, où le *lulab* est un symbole fréquent. Ce choix pictural, voire la généralisation de ce rite qui semble avoir gagné en importance à cette même époque, ne pourraient-ils pas être dus à ces contacts réciproques et représentations partagées ?

15. Plinie l'Ancien encore est disert sur ces arbres qui font la renommée de la province : *Iudaea uero incluta est uel magis palmis* etc. (XIII, 26 et sq.).

Il sait bien que le judaïsme est avant tout une religion éminemment législative, puisque sa prêtresse est *interpres legum* ; dans la *Satire* 14, 100-102, la loi mosaïque, seul vrai objet des attentions religieuses juives, est à nouveau invoquée, comme concurrente au droit romain :

*Romanas autem soliti contemnere leges
Iudaicum ediscunt et seruant ac metuunt ius,
tradidit arcano quodcumque uolumine Moyses.*

Si Juvénal est, comme ces exemples tendent à le montrer, instruit en matière de judaïsme, tout désigne ce texte comme un témoignage d'autant précieux qu'il est fiable sur la religion de ses contemporains, sur la religion telle qu'elle pouvait être vue par ceux qui lui étaient familiers sans y prendre part, et non telle qu'elle est figurée, idéalisée, dans la littérature judéo-hellénistique : Juvénal donne à voir le judaïsme tel qu'il était et non tel qu'il devait être.

Est-ce pour autant un judaïsme populaire, vulgaire qui est ici dépeint ? Le choix, pour représenter le judaïsme, d'un personnage féminin (alors que les autres cultes orientaux, dans la *Satire* 6, sont rendus par des hommes), qui de surcroît semble investi de fonctions sacerdotales (*interpres, magna sacerdos, internuntia*), peut être considéré comme un trait venu des cultes domestiques païens, où les femmes prenaient une part active à la liturgie ; le judaïsme romain pré-rabbinique en aurait été influencé... et cet attribut subsisterait dans le statut supérieur que le judaïsme karaïte¹⁶ cédera aux femmes, ou dans la prééminence du ministère cultuel féminin chez les Juifs espagnols au Moyen Âge¹⁷, dont chacun sait qu'ils furent relativement peu perméables aux enseignements des rabbins. La mention juvénalienne d'un sacerdoce féminin est sans doute la plus ancienne trace non juive d'une longue pratique du judaïsme occidental, dont la dernière survivance pourrait être les *rezadeiras* de Belmonte¹⁸ !

16. « Les voyages de Moïse fils d'Élie le Karaïte », dans A. YA'ARI, *Masa'ot 'ereš Yišra'el (Pèlerinages en Terre Sainte, en hébreu)*, Tel-Aviv, 1946, p. 313, cité par R. LAMDÂN, *A Separate People : Jewish Women in Palestine, Syria, and Egypt in the Sixteenth Century*, Leyde, Brill, 2000, p. 110-111. Les Karaïtes, Juifs qui refusèrent l'autorité des rabbins et du Talmud et se voulaient les continuateurs du sadducéisme, furent longtemps hellénophones ; les quelques dizaines d'entre eux qui subsistent à Karaköy, quartier d'Istanbul où ils ont établi résidence depuis l'époque byzantine, conservent des traditions et une langue néo-grecque archaïsante qu'ils nomment *karaitika*, lesquelles n'ont étonnamment jamais fait l'objet d'une étude poussée.

17. Voir P. WEXLER, *The Non-Jewish Origins of the Sephardic Jews*, New York, State University of N.Y. Press, 1996 p. 52-53, qui cite de nombreux cas semblables, notamment un texte du XIV^e siècle où il est question, à Saragosse, d'une *sinoga de las mujeres* où officie une *rabisse*.

18. S. SCHWARZ, *Os cristãos-novos em Portugal no seculo XX*, Lisbonne, Empresa Portuguesa de Livros, 1925, p. 17, ainsi décrit les assemblées de prière chez les derniers marranes du Nord du Portugal : « Geralmente, é uma mulher que as [as orações] recita de cor, em voz alta, ao passo que os assistentes as repetem em voz baixa » (« Généralement, c'est une femme qui les [les prières] récite de mémoire, à voix haute, tandis que l'assistance les répète à voix basse »). Il est intéressant de noter que cette ancienne préférence juive pour les femmes à la tête de la liturgie a influencé le catholicisme populaire au Portugal, comme le remarque M. ESPÍRITO SANTO, *Origens orientais da religião popular portuguesa*, Lisbonne, Assírio & Alvim, 1988, p. 138 et sq.

Il paraît clair que ce texte gagne à être ainsi mis en perspective comme la précieuse source qu'il est dans l'histoire des pratiques religieuses de la Méditerranée ancienne. Espérons que la présente note soulèvera, au-delà des interprétations traditionnelles, une nouvelle approche, linguistique comme anthropologique, des passages chez Juvénal où il est question de judaïsme (*Sat.*, 3, 11-16, 296 ; 6, 155-160 ; 14, 95-106 *et al.*), passages qui sont sans nul doute les premiers témoignages de l'inscrutable religion du peuple.